

De quelques spécificités de la collection du Frac de La Réunion

Retranscription de l'interview vidéo **Anna Vrinat, chargée de projets culturels, Frac Réunion**, Piton Saint-Leu (La Réunion)

Interview réalisée dans le cadre des ressources gratuites

artistforever, 40mcube

Copyright : 36secondes, 2024

Sommaire

Présentation.....	1
Quelle est l'organisation de la collection du Frac de la Réunion ?.....	1
Le Frac de la Réunion développe-t-il des projets avec l'international ?.....	2
La collection du Frac de la Réunion reflète-t-elle des enjeux liés à sa situation géographique ?.....	2

Présentation

Bonjour, je m'appelle Anna Vrinat, je travaille au Fonds régional d'art contemporain de la Réunion. J'y assure des missions de chargée de projets. J'ai fait des études de droit public, de marché de l'art, d'histoire de l'art.

Quelle est l'organisation de la collection du Frac de la Réunion ?

Alors, le Fonds régional d'art contemporain de La Réunion est situé à Piton Saint-Leu, sur les hauteurs de Saint-Leu, dans l'Ouest de l'île. C'est le seul frac ultramarin. C'est une de ses spécificités. Il a été créé en 1986, donc légèrement plus tard que les premiers fracs. Ils sont nés, pour les premiers d'entre eux, en 1982, sous l'impulsion de Jack Lang et de la décentralisation. Un fonds régional d'art contemporain a plusieurs missions consacrées. Les trois qui sont les mêmes pour tout le monde, sont celles de constituer une collection, de la valoriser et de la diffuser sur le territoire mais pas uniquement. On peut emmener la collection et les projets sur de la coopération régionale, sur le territoire national et à l'international.

La collection du Fonds régional d'art contemporain de La Réunion est constituée de près de 600 pièces. À l'intérieur de cette collection, on peut constater plusieurs grands ensembles historiques qui font partie de l'histoire du frac. Les premières acquisitions, celles des années 1980, regroupe des pièces, on va dire beaucoup d'estampes, de

grands artistes internationaux comme Mirò, Calder. C'était davantage tourné vers l'art moderne, mais ça a le mérite de faire démarrer la collection sur quelque chose d'établi. Puis cette collection a lentement glissé avec les projets artistiques et culturels des directions successives. On a un véritable bel ensemble de photographies, beaucoup de photographies africaines. Cela est dû en partie à Nathalie Gonthier, qui a fait un vrai travail de prospection. Elle a fait venir des artistes vraiment très importants sur l'île et donc ça a favorisé une émulsion, une hybridation aussi des pratiques. Samuel Fosso est venu à l'île de La Réunion, Marie Simandé aussi. Ça a été des très, très beaux projets d'itinérance. Ça, c'est aussi un grand ensemble de la collection.

Puis, avec Béatrice Binoche, la collection s'est ouverte également aux autres artistes ultramarins, des autres territoires. Le frac a toujours acheté et prospecté sur l'île de La Réunion, et c'est bien normal. La collection ne s'y est jamais limitée. En revanche, avec Béatrice Binoche, il y a eu une véritable attention aux autres territoires qui sont moins bien dotés que La Réunion, en termes d'institutions culturelles et surtout d'institutions qui collectionnent. Il y a eu un frac qui a duré peu de temps en Martinique, qui a maintenant disparu et donc ça nous semblait important ici qu'il y ait une caisse de résonance pour ces artistes et qu'il y ait cette mission de prospection qui est celle des fracs. Très souvent pour les artistes, leur première acquisition publique se fait via des fracs et donc c'était important pour nous de se placer de cette façon.

La collection du frac s'est toujours intéressée aussi aux artistes de la zone océan Indien. À ses débuts, elle a acheté des artistes historiques de la scène indienne. Maintenant elle continue à prospecter dans la zone, on a fait rentrer des plus jeunes artistes indiens, mais on a acheté aussi une artiste afghane, on ne se limite pas non plus à la zone même si on y est très attentifs.

Le Frac de la Réunion développe-t-il des projets avec l'international ?

Le frac de La Réunion travaille à l'international. On a monté des projets d'itinérance, d'expositions, via notamment des partenariats avec les instituts français, mais pas que. À Maurice, nous avons eu des partenaires comme l'ICEIO, de Salim Currimjee. À Madagascar, nous avons fait également circuler des expositions. Nous avons noué des partenariats très forts en Inde, avec notamment Mario D'Souza, qui est directeur de la programmation de la Biennale Kochi, sur laquelle nous avons accompagné une artiste, Myriam Omar Awadi. Nous avons également des liens avec la Biennale de Casablanca, où nous accompagnons également des artistes de la scène réunionnaise.

La collection du Frac de la Réunion reflète-t-elle des enjeux liés à sa situation géographique ?

Les enjeux post-coloniaux sont très présents dans la collection, et ce depuis plusieurs directions. Quand on a intégré des œuvres d'artistes tels que, pour l'international Samuel Fosso, avec sa série African Spirit, ou encore, je le disais, Mary Sibande avec ses Queen Sophie, bien sûr que ça relève de champs d'exploration qui se placent en dehors d'une pensée européo-centrée. Les artistes de La Réunion travaillent de façon très différente, ça se sent dans les matériaux qu'ils utilisent. Dans la collection, nous avons dans le jardin, par exemple, une très belle balançoire, grandeur nature, de l'artiste Thierry Rivière, qui vient nous interroger sur les questions d'équilibre, de

tension. Forcément ça ouvre le champ à des réflexions qui se placent en dehors de quelque chose de très lissé.

Plus récemment, nous avons acheté une pièce au jeune designer Yassine Ben Abdallah qui a fait une percée lumineuse à la Villa Noailles avec ses sabres en sucre, ses machettes. Nous en avons acheté un. C'est une œuvre à activer. Pour nous, ça semblait important d'ouvrir la collection à des médiums différents, à des formes différentes. Ces œuvres à protocole viennent enrichir le fonds. Nous sommes aussi très attentifs aux luttes intersectionnelles et aux luttes queer. Notre artiste associé, Brandon Gercara, en est l'une des représentations. Brandon Gercara est le cofondateur de l'association Requeer. Il a initié la première marge des visibilitées à La Réunion. C'est un artiste très intéressant en ce qu'il mêle militantisme, activisme et son métier de plasticien. Soutenir Brandon Gercara, c'était une façon de défendre avec lui ses idées et de placer ces préoccupations au cœur d'une institution culturelle publique au service des arts plastiques.

Pour nous, il est essentiel de créer une programmation qui reflète les valeurs et les objectifs d'une direction, ainsi que ceux d'un projet artistique et culturel. En effet, les fracs sont dirigés par des directeurs et des directrices qui portent un projet artistique et culturel déterminant les grandes lignes de la programmation et des activités de l'institution. Ce projet guide non seulement les axes d'acquisition, mais aussi ceux de la programmation et de la production.

Le projet actuel qui est celui de Béatrice Binoche se place effectivement à l'endroit de l'écoute. Je crois que c'est un projet qui se situe, comme elle pourrait le dire, à l'endroit de l'observation des paradigmes du monde, des enjeux sociétaux qui nous traversent toutes et tous, c'est-à-dire qui traversent les sociétés. Et donc autant le féminisme que les luttes décoloniales ou que les luttes intersectionnelles nous intéressent parce qu'elles sont au cœur des préoccupations de la société. Il est vrai qu'un frac est toujours très protégé. Il est vrai qu'on y agit en indépendance, dans ce qu'on programme, dans ce qu'on achète, et c'est une véritable chance. Dans une institution culturelle publique, c'est là que se réunissent tous les paradigmes d'une société démocratique, c'est-à-dire que parfois on peut se retrouver en contradiction avec des choses établies dans des discours publics ou politiques et pourtant avoir la chance de pouvoir faire ses propres choix et que les institutions publiques soient des endroits de liberté d'expression, de démocratie, d'accès au savoir, de débat, de réflexion et ça c'est précieux.